

HENRI
LØEVENBRUCK

LE SYNDROME
COPERNIC

Flammarion **THRILLER**

Extrait de la publication

Le Syndrome Copernic

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Flammarion

Le Testament des siècles, 2003

Aux éditions Bragelonne

Le Cycle des loups

La Moira

La Louve et l'enfant, tome I, 2001

La Guerre des loups, tome II, 2001

La Nuit de la louve, tome III, 2002

Gallica

Le Louvetier, tome I, 2004

La Voix des Brumes, tome II, 2004

Les Enfants de la veuve, tome III, 2005

Les Loups de la Commune (à paraître)

Site de l'auteur
www.henriloevenbruck.com

Henri Lœvenbruck

Le Syndrome Copernic

Flammarion

© Flammarion, 2007
ISBN : 978-2-0806-9087-6

À ceux qui sont partis, trop nombreux

Claude Barthélemy

Colin Evans

Alain Garsault

David Gemmell

Daniel Riche

PROLOGUE

01.

La déflagration fut si forte qu'on l'entendit jusque dans les communes voisines et tout l'ouest de la capitale.

C'était, semblait-il, un matin comme tous les autres. Un matin d'été. La vie, soudain, s'était mise à grouiller sous l'esplanade bétonnée de l'Ouest parisien.

Il était 7 h 58 précisément quand une rame du RER entra, en ce huitième jour d'août, dans la lumière blafarde de la grande station, sous le parvis de la Défense.

Les roues s'arrêtèrent lentement le long des rails, dans un grincement aigu. Un instant de silence, une seconde immobile, puis les portes métalliques s'ouvrirent avec bruit. Des centaines d'hommes et de femmes, enrobés de la grisaille des employés de bureau, se bousculèrent sur le quai pour rejoindre chacun sa sortie et monter vers l'une des trois mille six cents entreprises installées dans les hautes tours de verre du grand quartier d'affaires. Les longues files humaines qui s'agglutinaient sur les escaliers mécaniques évoquaient des colonnes rangées de fourmis ouvrières, partant, dociles, vers leur labeur quotidien.

C'était encore une année de canicule et les nombreux systèmes de climatisation peinaient à chasser la chaleur étouffante de la ville. Pour la plupart de ces salariés consciencieux, le costume ou le tailleur était de mise, et on les voyait ici et là s'éponger le

front de leurs mouchoirs blancs, ou s'aérer le visage à l'aide de ces petits ventilateurs portables dernier cri.

Arrivés sur l'immense esplanade dans les vapeurs vacillantes et les éclats du soleil, ces alignements de petits soldats de plomb s'éparpillèrent vers les tours-miroirs, comme les bras innombrables d'une grande rivière.

À 8 heures précises, les cloches de l'église Notre-Dame de Pentecôte, installée au milieu des tours de verre, retentirent à travers le parvis. Huit longs coups qu'on entendit, comme chaque matin, des deux côtés de l'esplanade.

À cet instant, le flux des arrivants était à son apogée dans le hall démesuré de la tour SEAM, sur la place de la Coupole. Dressant ses 188 mètres de façade dans le ciel immaculé de l'été, c'était l'une des quatre plus hautes constructions de la Défense, un fier symbole de la réussite économique. Son front de granite et ses fenêtres noires lui donnaient l'allure menaçante d'un monolithe intemporel. Les hommes qui entraient à l'intérieur semblaient n'être que des extensions disciplinées de l'ensemble, des petites poussières de roche qui rejoignaient ce grand aimant noir. La tour SEAM défiait le ciel parisien avec l'arrogance d'un jeune premier.

Le rez-de-chaussée s'emplit lentement de la rumeur matinale. Les six sas qui ouvraient la façade filtraient péniblement le flot continu des travailleurs qui se succédaient aux portes de sécurité, introduisant sagement leurs cartes magnétiques avant de passer les tourniquets métalliques. Le brouhaha de la foule se mêlait au ronronnement de la climatisation et au bruit des ascenseurs, puis s'élevait sous le plafond de l'accueil dans une cacophonie étourdissante.

Le ballet quotidien commençait. Sans surprise, pour l'instant.

Il y avait les visages habituels. Comme celui de Laurent Huard, âgé de trente-deux ans, cadre moyen, cheveux rasés, démarche sûre. À 8 h 03, il franchit l'une des grandes portes de verre qui donnaient accès à cette citadelle des temps modernes. Il était en avance, pour une fois, mais son patron, lui, ne notait que les retards. Ce jour-là il avait, avec des clients de sa société,

Le Syndrome Copernic

une réunion de la plus haute importance. Il n'avait d'ailleurs pas fermé l'œil de la nuit, et, au petit matin, s'était couvert le visage d'une crème antifatigue dont il n'était pas certain qu'elle serait véritablement efficace. Mais mieux valait mettre toutes les chances de son côté. Il avait embrassé sa nouvelle petite amie encore endormie, enfilé son plus beau costume, taillé sur mesure dans un petit atelier de banlieue, et, alors qu'il attendait, main dans la poche, que s'ouvrent enfin les larges portes de l'un des ascenseurs qui menaient aux quarante-quatre étages de l'édifice, il répétait déjà le sourire forcé qu'il allait devoir se composer pour accueillir son rendez-vous.

Derrière lui, deux jeunes femmes en tailleur discutaient à voix basse, penchées l'une vers l'autre. Stéphanie Dollon, Parisienne timide et célibataire, et Anouchka Marek, fille d'un immigré tchèque. Dans leur costume sombre, elles ressemblaient à deux écolières anglaises. Tous les matins, les deux amies – qui s'étaient rencontrées dans la cafétéria de la tour deux ans plus tôt – arrivaient ensemble. Elles se retrouvaient à la sortie du RER, puis elles marchaient côte à côte vers leurs bureaux respectifs, échangeant leurs humeurs du jour et leurs aventures de la veille, avant d'être séparées jusqu'au déjeuner.

À 8 h 04, devant les façades grises des ascenseurs, beaucoup patientaient déjà, serrés les uns contre les autres. Des habitués pour la plupart, comme Patrick Ober, la cinquantaine, un cadre solitaire et silencieux, au QI élevé mais aux qualités sociales limitées, gros fumeur, téléphage, lecteur compulsif ; Marie Duhamel, une secrétaire au chignon soigné, obsédée par le regard des autres, terrifiée à l'idée de déplaire – à son patron, surtout ; ou Stéphane Bailly, un ingénieur commercial qui s'était installé à Paris quelques mois plus tôt, et dont la jeune épouse restait à la maison pour garder leurs deux enfants, parce qu'ils n'avaient pas trouvé de place en crèche dans la capitale... Des femmes et des hommes ordinaires, tellement différents et tellement semblables.

À 8 h 05, derrière le long comptoir sombre de l'accueil, celui que tout le monde appelait Monsieur Jean – mais dont le vrai nom était Paboumbaki Ndinga – s'apprêta enfin à partir.

Engoncé dans son costume bleu marine, le vigile congolais jeta le petit gobelet en carton dans lequel il avait bu son dernier café, puis il salua les quatre hôtes déjà fort occupées. Il travaillait là depuis l'ouverture officielle de la tour, en 1974, et les différentes sociétés qui avaient successivement géré le site l'avaient gardé à son poste, car c'était un homme aussi consciencieux que charmant et qui connaissait ce gigantesque bâtiment comme sa poche. Il appelait l'édifice *sa* tour, parce qu'il savait son histoire mieux que personne, ses secrets, ses moindres recoins, et fronçait ironiquement les sourcils quand l'un de ses occupants arrivait plus tard que d'habitude avec des cernes sous les yeux.

À 8 h 06, un coursier qui n'avait même pas pris la peine d'enlever son casque de moto déposa des paquets soigneusement emballés sur le comptoir. Plus loin, des Américains en costumes décontractés parlaient de leurs voix fortes et nasillardes. Ici, un homme vêtu d'une blouse blanche, là, trois jeunes gens en chemise et cravate colorées, petites lunettes, stylo dans la poche, téléphone portable à la ceinture. Des informaticiens, sans doute...

Tous ces hommes et ces femmes exécutaient, sans vraiment y penser, des gestes mille fois répétés, chaque matin, suivant une routine que même la paresse estivale n'aurait pu abîmer. C'était le rituel d'un début de semaine, le train-train quotidien de l'un des deux plus grands quartiers d'affaires européens, avec ses retards, ses oublis, ses surprises, ses rendez-vous, ses bousculades, ses sourires, ses visages fatigués... Sa vie, en somme.

C'était, semblait-il, un matin comme tous les autres. Un matin d'été.

Et pourtant, à 8 h 08 exactement, alors que les battants métalliques de l'un des ascenseurs venaient de se refermer sur le hall bruyant de la tour SEAM, emmenant vers ses hauteurs les Laurent Huard, les Anouchka Marek ou les Patrick Ober, ce matin ordinaire bascula soudain dans un enfer indicible.

Trois bombes artisanales explosèrent simultanément à trois étages différents de l'édifice.

02.

Une détonation assourdissante, profonde, qui fit trembler la terre comme un violent séisme. Le souffle des explosions fit voler en éclats la plupart des fenêtres des buildings de l'aile nord de la Défense, et des débris flottèrent dans les airs pendant d'interminables minutes. Sous le regard incrédule de milliers de personnes, le ciel s'embrasa d'un seul coup.

Les bombes avaient été dissimulées au rez-de-chaussée, au seizième et au trente-deuxième étage du gratte-ciel. Toutes les trois placées près du noyau central, elles furent toutefois suffisamment puissantes pour endommager la structure sur toute sa largeur. Trois trous béants ouvrirent les façades sud et est du bâtiment, laissant échapper de gigantesques boules de feu et une épaisse fumée noire.

Les incendies qui se déclenchèrent aussitôt firent rapidement monter la température à l'intérieur de l'immeuble au-delà de neuf cents degrés. L'armature ne résista pas longtemps. Bien moins longtemps qu'il ne l'aurait fallu pour sauver des vies à l'intérieur des murs. Dans les mesures générales de sécurité d'un immeuble de cette hauteur, la résistance au feu des éléments essentiels de la construction doit être, au minimum, de deux heures. Mais dans la pratique, il est impossible de prévoir les dégâts réels occasionnés par trois bombes distinctes. Dans ce cas précis, en outre, les systèmes d'arrosage qui se mettent en route automatiquement en cas d'incendie ne fonctionnèrent pas dans les zones touchées par les bombes, ce qui aggrava nettement la situation.

Quelques années plus tôt, il avait fallu une trentaine de minutes à la première tour du World Trade Center pour s'écrouler, après les attentats du 11 septembre 2001. Mais ce jour-là, il fallut bien moins longtemps pour que la tour SEAM connaisse un destin identique. Aussi tragique et aussi meurtrier.

À 8 h 16, huit minutes seulement après les explosions, l'immeuble commença à s'effondrer au milieu de la place de la Coupole dans un vacarme terrifiant.

Huit minutes. À peine le tiers du temps qui aurait été nécessaire à l'évacuation générale de la tour. Malgré les nombreux exercices pratiqués régulièrement, malgré les algorithmes calculés à l'avance pour simuler l'évacuation simultanée par les escaliers de plusieurs sous-ensembles d'étages, l'immeuble était bien trop endommagé pour que l'important dispositif de sécurité puisse être réellement efficace. Et surtout, l'une des bombes ayant explosé au rez-de-chaussée, il fut impossible de sortir de l'immeuble par les issues ordinaires ou de s'enfuir par les sous-sols. En huit minutes, on ne trouva pas la moindre solution.

De nombreux appuis avaient été détruits par les bombes, si bien que la charge supportée par les poteaux restants avait augmenté de façon considérable. Le métal, rapidement, s'était mis à perdre sa rigidité. Les piliers, aux trois étages touchés, cédèrent les uns après les autres. Le haut de l'immeuble ne fut bientôt plus soutenu, il tomba sous son propre poids, entraînant progressivement l'effondrement de toute la tour. Les étages s'affaissèrent un à un, depuis le sommet enflammé de l'immeuble, dans un immense nuage de poussière grise.

Au loin, tous les spectateurs pétrifiés comprirent alors que la catastrophe allait être d'une ampleur dévastatrice. Un vacarme menaçant commença une ou deux secondes après le début de l'écroulement, lent, progressif, comme le grondement d'une tornade que plus rien ne pouvait arrêter. Ce fut une gigantesque et bruyante onde de choc, une résonance grave et puissante qui se souleva autour du désastre. Ce fut aussi violent que soudain. Et le visage de la Défense changea à tout jamais.

Dans le périmètre de l'attaque, l'immeuble Nigel, la tour DC4, l'église et le commissariat de police furent partiellement détruits par l'effondrement du bâtiment qui les culminait. L'avenue de la Division-Leclerc, en contrebas, où circulaient des files de voitures, fut complètement ensevelie. En quelques instants de cauchemar, tout le parvis de la Défense fut englouti dans une obscurité apocalyptique. Longtemps, la Grande Arche sembla flotter au-dessus d'un océan de poussière noire.

Le Syndrome Copernic

Quelques minutes à peine après les explosions, le préfet déclencha le Plan Rouge. Rapidement, un responsable des opérations de secours fut nommé pour diriger les deux chaînes de commandement : la chaîne incendie-sauvetage et la chaîne médicale. D'importants moyens furent mis à leur disposition : sapeurs-pompiers, SAMU, police, protection civile et divers organismes médicaux privés pour la gestion des urgences du poste médical avancé et la prise en charge psychologique des victimes.

Malgré la rapidité de l'intervention des secours, le bilan de l'attentat fut terrible. Le plus terrible que la France ait jamais connu sur son territoire. Au moment de l'écroulement, des personnes hors de la tour moururent étouffées ou écrasées par les décombres, dans un rayon de plusieurs centaines de mètres. Quant aux occupants de l'immeuble, ceux qui survécurent aux trois explosions périrent dans l'effondrement.

Sur les 2 635 personnes qui étaient entrées ce matin-là dans la tour SEAM, il n'y eut qu'un survivant, et un seul. Moi.

PREMIÈRE PARTIE

LE MURMURE DES OMBRES

« Toi, tu rêves ; souvent du fond des geôles sombres,
Sort, comme d'un enfer, le murmure des ombres. »

Victor Hugo, Les Châtiments, Livre 7

03.

Mon nom est Vigo Ravel, j'ai trente-six ans et je suis schizophrène. Du moins, c'est ce que j'ai toujours cru.

À l'âge de vingt ans – si je me le rappelle bien, car mes souvenirs ne remontent pas aussi loin et je dois me fier à ce que mes parents m'ont dit –, on a diagnostiqué chez moi des troubles psychiques symptomatiques d'une schizophrénie paranoïde aiguë. Perturbation de la mémoire à court et à long terme, dérangement de la pensée logique, et surtout, surtout, mon principal symptôme, dit « positif » : je souffre d'hallucinations auditives verbales.

Oui. J'entends des voix dans ma tête.

Des centaines de voix, différentes, nouvelles, proches ou lointaines. Tous les jours, partout, ici, maintenant. Comme des murmures venus de nulle part, des menaces, des insultes, des cris ou des sanglots, des voix surgies des grilles du métro, des voix flottant dans les bouches d'égout, grondant derrière les murs... Elles viennent au milieu de crises où ma vue se trouble et mon cerveau hurle de douleur.

Depuis cette époque, on m'a fait suivre un traitement à base de neuroleptiques antiproductifs, qui réduisent plus ou moins mes délires et mes hallucinations. Les médicaments ont évolué. Ma maladie, non. J'ai appris à vivre avec elle comme avec les effets secondaires des antipsychotiques : prise de poids, apathie,

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELINFF9087N001
Dépôt légal : janvier 2007